



Roman

FRÉDÉRIQUE DEGHELT
L'œil du prince

J'ai lu

L'œil du prince

DU MÊME AUTEUR

Les brumes de l'apparence, Actes Sud, 2014

Cassées, Actes Sud, 2014

Le voyage de Nina, inédit, Le Livre de Poche, 2014

Un pur hasard, Les éditions du moteur, 2011

Ma nuit d'amour, Actes Sud Junior, 2011

La Nonne et le brigand, Actes Sud, 2011

Le Cordon de soie, Actes Sud, 2011

La Grand-mère de Jade, Actes Sud, 2009 ; J'ai lu, 2011

*Je porte un enfant et dans mes yeux l'étreinte sublime qui l'a
conçu*, Actes Sud, 2007

La Vie d'une autre, Actes Sud, 2007

Mistinguett, la valse renversante, Sauret, 1995

FRÉDÉRIQUE
DEGHELT
L'œil du prince

Roman

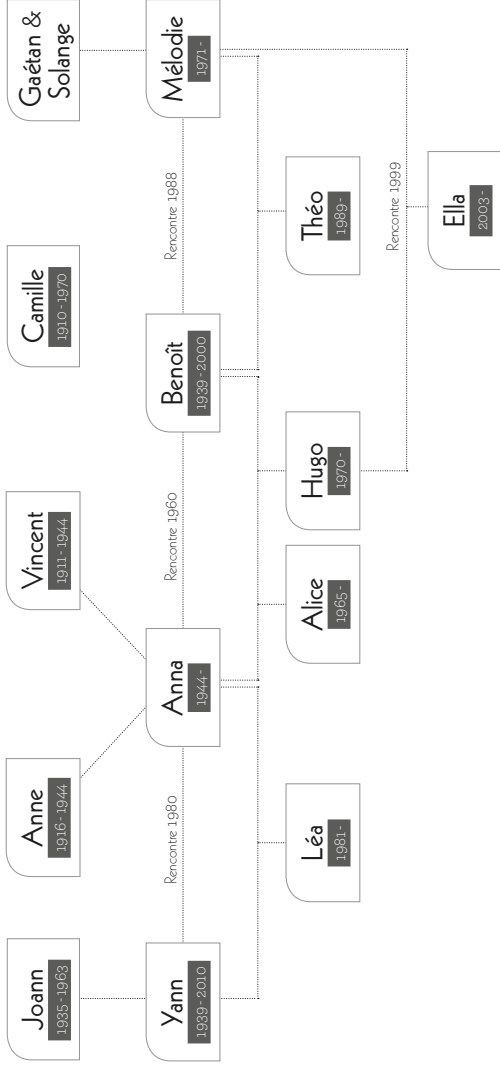
J'ai lu

© Éditions J'ai lu, 2014
www.jailu.com

*« Il n'y a pas de hasard,
Il n'y a que des rendez-vous. »*

Paul Éluard

À Christophe



2015	
Léa	Mélodie
34 ans	44 ans
Anna	Théo
71 ans	26 ans
Alice	Ella
50 ans	12 ans
Hugo	Hugo
45 ans	45 ans

I
Le journal de Mélodie

*« Le bonheur est la plus grande des conquêtes,
celle qu'on fait contre le destin qui nous est imposé. »*

Albert Camus

Je les ai brûlés. Je les ai relus d'abord, puis je les ai brûlés. Tous. Sans en oublier un seul. Je n'avais pas peur qu'on les trouve... Je voulais juste qu'ils disparaissent comme ont disparu les années pendant lesquelles je les ai écrits. Cette écriture sage sur des lignes dans des cahiers d'écolière, à grands carreaux... Ce n'était plus moi. J'ai acheté un nouveau cahier, grand avec des pages blanches, avec une couverture de cuir, et sans lignes. Je me suis longuement interrogée sur la première phrase à écrire. Comment allais-je commencer ma nouvelle vie avec ce cahier-là ? Alors j'ai décidé de parler d'eux, réduits en cendres et désormais, à quelques mots au début de cette page. Pour être honnête. Pour qu'ils existent dans mon souvenir.

On ne recommence pas sa vie, mais si on le décide, on peut la continuer autrement. Et cet autrement est arrivé. J'ai presque dix-sept ans et

il y a si longtemps que je suis loin d'eux tout en vivant à côté, que désormais, j'ai décidé de mener ma vie comme je l'entends. Pour eux, tout est foutu de toute façon. J'ai fini par le comprendre. J'ai mis longtemps ! Quand j'avais treize ou quatorze ans, j'avais encore l'espoir de les changer, de les emmener quelque part, de leur faire découvrir des films, des livres... Je me disais qu'ils n'avaient pas eu tout ça et que si je les invitais, ils seraient finalement heureux de partager ces trésors avec moi. Mais je me trompais lourdement. Moi non plus, je n'avais pas eu tout ça ! Je l'avais cherché, je l'avais trouvé. Ce n'est pas l'absence qui pousse vers une nourriture de l'esprit, c'est le manque. Et eux n'avaient pas de manque. Ils étaient comblés. Vides et comblés. Riches et d'une pauvreté sinistre qui ne les troublait pas. Voilà. Je voulais juste le dire au début de ma nouvelle vie, qu'un jour j'ai essayé et que ça n'a pas marché. À dire vrai, avec eux, depuis le début, rien ne marche ! J'ai la sensation d'être un arbre d'une autre espèce, planté au milieu d'une forêt où tous les autres arbres sont différents de moi. Parce que, contrairement à moi, mes parents ne sont pas seuls ! Leurs amis sont comme eux. Riches et absents de leurs propres vies. Et les enfants de leurs amis ressemblent très naturellement à ceux qui les ont

engendrés. Ils ont de la chance pourrait-on dire, et pas de souffrance.

Elle est étrange, si insolite cette sensation de parler une même langue mais de ne jamais employer les mêmes mots que les autres. Par exemple, mes parents n'ont pas des amis, ils ont des *plans*. Un *plan golf*, un *plan tennis*, un *plan bateau*... Tout être possédant une chose qui les séduit est un *plan*. J'imagine qu'eux aussi doivent être le « plan piscine » de quelques-uns de leurs « amis ».

La piscine est le seul endroit que je ne fais pas. Même quand leurs amis barbotent, je me pointe avec mon maillot une pièce de nageuse de compétition, mon bonnet et mes lunettes. Je plonge et je nage ensuite en plein milieu, sans discontinuer, le crawl. Dans un rythme lancinant, hypnotique et emmerdatoire pour des lézards alanguis sur les bords. Au début, ils s'écartent, puis rendons-leur cet hommage, ils désertent le couloir central que je traverse inlassablement. Enfin, ils finissent par sortir, pour s'éloigner. Comme si la vue de cette nage athlétique les avait dégoûtés. Il s'en trouve toujours un, plus tard, quand je viens prélever une brochette avant de m'éclipser, pour essayer de me brancher en me disant que je nage très

bien. Quand ce n'est pas une petite réflexion scabreuse sur mon physique de nageuse. J'aime l'eau, réponds-je, laconique. Parfois l'intrus s'incrute. Une petite coupe de champagne ? J'aime l'eau, redis-je d'un air las. Il est rare que la deuxième fois n'entame pas définitivement l'ardeur du bonhomme. Les riches n'ont aucune persévérance. Tout ce qui ne leur est pas acquis de droit doit leur rappeler que toute possession difficile s'apparente à la pauvreté. Et la pauvreté, ça ne les concerne pas. C'est une histoire de fainéants. Chacun est fait de son propre néant, en quelque sorte...

Quelque chose a changé en moi. C'est aussi pour cette raison que j'ai voulu les brûler. J'ai décidé d'écrire. Écrire sérieusement... Être écrivain serait plus exact. Même si le mot me terrifie. Même si je ne suis pas sûre de l'avoir décidé. Auparavant, je n'avais jamais établi de lien entre ce que j'étais et ce que j'avais envie d'être ou de devenir. Je liais tout à l'école, cet endroit où je m'ennuyais tellement, où tout est d'une lenteur infinie. On dirait que les élèves font exprès d'être mauvais pour y passer plus de temps, pour retarder le moment où la vie va vraiment commencer. Sans parents, sans profs, sans ce système qui nous

empêche d'accéder aux choses. Et justement aux plus intéressantes choses.

On appelle ça la fiction, les livres, le cinéma... Les histoires quoi ! Or ce n'est pas vrai. C'est bien là qu'est la vraie vie ; la vraie violence, le vrai destin, les vraies personnes qui ne font pas semblant d'être ballottées par l'existence sans rien y comprendre. La fiction, c'est plutôt ce que je vis moi : cette maison, cet environnement factice, mes parents-personnages, presque des caricatures, qu'on pourrait qualifier de mal pensés ou mal écrits si on les découvrait sur un écran ou dans les pages d'un livre. Mais c'est un scénario raté. Vivre avec eux manque de suspense.

Même ma ville n'échappe pas à ce cliché. Cannes est un décor. Une enfilade de boutiques, un miroir aux alouettes renvoyant à tout habitant l'image obligatoire d'être riche, d'une richesse codifiée l'obligeant à porter des marques. C'est la dictature, mais le dictateur impitoyable est en chacun d'eux. Parfois on ne sait même plus de quel côté de la vitre on se trouve, quand on voit ce portemanteau humain qui s'apparente au mannequin de plastique exposé à l'intérieur. Les images et les corps de ces femmes refaites, repulpées,

rehaussées, ces vieux beaux en pantalon blanc dont le bronzage quasi millimétré doit s'accorder à l'or de leurs breloques, tout concourt à transformer cette ville en un lieu factice que l'on pourrait croire démontable en une nuit. Mais le temps l'a figée, pour plaire aux vieux qui se croient éternels, comme s'ils avaient acheté le droit de durer. La ville est sans cesse traversée par des véhicules rutilants, vrombissant leur puissance et le pouvoir de leurs propriétaires. La plupart du temps, elles sont décapotables pour dévoiler le sourire impeccable du conducteur et surtout la compagne assortie à son train de vie. Ils se montrent et peuvent apprécier le regard admiratif qu'on porte sur eux. On s'expose, on s'étale, on se jauge, on s'évalue, on s'invite pour mieux se remarquer. La nuit comme le jour, on brille de mille feux.

Cannes... Ça me fait rire de penser que le mot qui nomme ma ville est aussi le bâton de vieillesse ou d'infirmes sur lequel on s'appuie pour marcher. Je ne dis jamais que je suis cannoise comme le pérorent les snobs du sud de la France. Je dis que je suis de Cannes, comme le sucre. De toute façon, ce que j'aime ici, ce sont les îles d'en face. Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, les îles de Lérins, les îles de l'errance. Cette nature aurait pu être celle

de toute la baie si les promoteurs immobiliers ne l'avaient pas défigurée.

Ces îles protégées s'opposent à la futilité de la ville. Cinq cents hectares d'essences naturelles et rares, d'arbres centenaires, d'exubérance méditerranéenne parfumée, trônent au milieu des traîne-couillons sillonnant la mer environnante. À partir de dix-neuf heures, plus de bateaux officiels, la dernière navette a ramené à Cannes touristes et promeneurs. Les îles appartiennent au silence, aux oiseaux, au ressac. Pas d'hôtel, deux ou trois maisons, et le monastère des moines de Saint-Honorat. J'y ai dormi tant de fois. Je loupais le bateau, je mendiais un hébergement auprès du directeur du fort du Masque de fer, ou je m'endormais à la belle étoile dans un duvet. Je racontais à mes parents que j'avais dormi chez une copine. De toute façon, ils ont toujours été trop occupés pour vérifier où j'étais. Depuis que je suis née, ils doivent m'avoir moins regardée que leur compte en banque et d'ailleurs, je m'attends toujours à ce qu'ils ne me reconnaissent pas.

Jusqu'à ce que je rencontre Pierrot, je croyais que tous les adultes ressemblaient à mes parents. Avec lui, j'ai connu deux choses : la navigation et la possibilité de croire en un être humain ayant

l'âme chevillée au corps. Quel soulagement ça a été d'apprendre à naviguer, avec un type qui avait l'air de comprendre ce que je disais quand je parlais de ma vie, des livres que j'aimais ou de ma fascination pour les histoires sur grand écran. Pierrot officiait comme skipper sur un vieux gréement magnifique, ancré devant le Café Sénéquier de Saint-Tropez. Et moi, je m'ennuyais comme un rat mort sur un de ces bateaux à moteur aux allures d'immeubles sur mer, qui se déplacent dans un bruit de motoculteur, polluent le port entier rien qu'en démarrant, et fort heureusement, bougent peu, parce que en mer ça remue, ça fait vomir les dames, ça les empêche de porter des talons et il faut planquer les bouquets de glaïeuls dans la cale. Il m'a demandé mon prénom et quand il a su que j'étais cannoise, comme j'avais l'air de fuir les embarqués d'une journée, il m'a rebaptisée *Mélodie en sous-sol*. Puis il m'a raconté ce film que je ne connaissais pas, avec Delon, Gabin, et une bande-son tellement jazzy. Il me l'a même offert pour mon anniversaire, plus tard, en souvenir de notre premier quart d'heure d'amitié. Bref, en une heure de temps, Pierrot a changé ma vision de la navigation et des adultes. J'ai repris espoir et ce n'était pas rien !

Merde alors ! J'ai commencé un nouveau cahier censé éradiquer les anciens et je ne parle que du passé. Mais ce n'est pas grave parce que le passé dont je parle n'est plus au présent. Il est digéré. Dans mon journal intime d'avant, je m'interdisais de revenir sur les périodes racontées dans les pages précédentes si bien que je n'avais qu'une vision de lucarne sur ma vie. Aucun recul. En relisant, j'avais la sensation de voir l'instant, sans mesurer ce qu'il allait devenir dans l'escarcelle de mon existence. L'immédiateté du passé, ses bouleversements, ses questions douloureuses, la façon dont je me trouvais ballottée au quotidien en grandissant dans un monde qui n'était pas le mien, ne m'intéressent plus. Je veux bien me souvenir de ce que j'ai traversé, mais je ne veux pas relire ce que j'en disais quand je l'ai vécu. J'en ai fait autre chose et mes souvenirs sont moins tristes que la douleur que j'ai ressentie aujourd'hui en comprenant ce que je vivais à l'époque. Le point le plus positif de tout ça ? C'est que maintenant, je le sais. Mon présent va devenir celui que je veux inventer. Je vais écrire des histoires, réaliser des films, et décision plus folle encore, écrire ma propre vie. Même si ça paraît utopique ou prétentieux, je veux décider. Tout ce qui me paraissait dépendre des autres, tout ce que je ne pouvais maîtriser va devenir mon destin et j'en

serai responsable. C'est tellement vertigineux que pour ce soir, je vais arrêter là ce cahier, et dormir. À demain, ma nouvelle vie que je choisis !

« Il faudrait que tu t'arranges un peu. » Elle veut dire que je me maquille, que je m'habille, que je ressemble aux minettes qu'elle croise en allant chez ses amis. « Cette tenue sans grâce... » Elle parle de mon éternel jean et de mon débardeur qui l'insupportent. Elle me voudrait en jupe, en robe blanche, embijoutée, déguisée comme toutes ces petites minettes tapageuses. Elle a hurlé quand j'ai coupé court mes cheveux. « Quand je pense que tu as la chance d'être blonde et que tu te transformes en je ne sais quoi... » Pour une fois mon père a essayé de me défendre. « Mais non, regarde, elle ressemble à Jean Seberg. » Mon père ne va jamais au cinéma, mais connaît les actrices de sa génération. Sa culture s'arrête là. Il ne sait même pas que l'actrice en question a joué dans *À bout de souffle* de Godard, ni qu'elle a été mariée à cet immense écrivain dont il n'a rien lu. Il ne lit que la presse, tandis que ma mère regarde les images. « J'ai vu la fille qui a eu la palme cette année... » Le César, maman « – oui c'est pareil, elle avait une robe immonde, une marque pourtant Chanel je crois, ou Dior. » « Ou Mono-

prix... ai-je dit pour la faire enrager. De toute façon, ce qu'elle endosse le mieux, ce sont des rôles et non des robes ! Et à propos de palme, je préfère vous le dire, je prépare un travail pour mon université et je suis accréditée au Festival de Cannes. » Il y a eu un long silence et ça ne me disait rien de bon sur ce qu'ils en pensaient. Et puis, j'ai dû devenir un plan moi aussi, car j'ai entendu leurs félicitations comme si je venais de gagner moi-même une récompense !

Peut-être que c'est grâce au festival du film que ma ville ne m'inspire pas un rejet total. Cannes, c'est le cinéma. En réalité, ma ville fait son cinéma tape-à-l'œil toute l'année, et le seul moment où elle est submergée par plus brillant qu'elle, plus glamour que toutes les tentatives de ses habitants, c'est au mois de mai, durant les douze jours du Festival. C'est le seul moment de l'année où je suis d'accord avec mes parents pour suivre l'actualité de ma ville, même si dans cette apparente réconciliation, nous ne guettons pas les mêmes choses. Ils s'intéressent aux célébrités et moi aux acteurs, aux réalisateurs et aux films.

Cette année, je suis ivre de joie. Je vais enfin entrer dans les salles obscures, voir deux ou trois

films par jour, et m'immerger dans ce rêve sur écran que je n'ai jamais pu approcher, bien que j'habite juste à côté. Ne m'avaient-ils pas crue quand je le leur avais annoncé ? Quand elle a vu mon badge, ma mère est restée fourchette en l'air avant de bondir de joie, criant que j'allais monter les marches et qu'elle allait s'occuper de mes tenues. Mon père a levé un sourcil et demandé en quoi consiste mon travail universitaire exactement. Il faut dire que depuis que j'ai eu mon bac avec deux ans d'avance, il essaie vainement de comprendre à quoi je me consacre durant mes études. Quand ça lui prend, le dimanche, avant d'aller jouer au golf, il me pose des dizaines de questions, dont il oublie les réponses moins d'une heure après, ce qui lui permet de me les reposer un mois plus tard. « Mélodie, explique à nos amis ce que tu fais comme études à Nice. » Je ne réponds presque jamais et, soit personne ne s'en aperçoit, soit, plus rarement, on me repose la question. Je lâche alors cette réponse d'un air épuisé : « Une fac de psychologie. J'étudie l'art et ses fonctions fantasmées, plus particulièrement dans le cinéma. » Invariablement, il se trouve un crétin mâle ou femelle pour demander où tout ça pourra bien me mener. Et je vois bien que je les agace en répondant que je m'en voudrais de leur

raconter la fin de l'histoire. Mon père soupire et ma mère a un petit rire bête pour signifier que je suis une originale et que tout ça n'a que peu d'importance. Si seulement j'avais l'intelligence de me ramener correctement habillée et non pas attifée comme une mendicante !

« Ces jeunes ont l'art de se passionner pour des études peu rentables... » Je n'entends jamais le chapelet de poncifs qui doit suivre. Je m'éclipse avant. Si le rassemblement parental menace de durer, je fuis chez Pierrot, largue les amarres et après quelques heures de navigation, on mange des fruits de mer au large des îles. En dépiautant les crabes pour en extraire la chair juteuse, nous parlons cinéma, films cultes, ou grands personnages de la littérature. Pierrot me dit souvent qu'un jour je porterai un autre regard sur tel ou tel personnage, quand je serai plus vieille, mais au fil de nos conversations lui avec ses soixante-dix ans et moi avec mes presque dix-sept, on s'aperçoit qu'on a le même avis sur les choses et les gens. S'il s'en étonnait au début en posant sur moi un regard dubitatif, je sens que ce n'est plus le cas. Il est à ma connaissance le seul adulte avec deux ou trois professeurs de l'université ne me toisent pas en ayant l'air de penser que la gamine est une prétentieuse petite personne qui ne connaît rien à rien

et n'a qu'à fermer sa gueule. C'est dur de ne pas avoir l'âge d'affirmer ce qu'on sait déjà. Mais si je suis en avance, pourquoi devrais-je attendre ? Parce que ça ne convient pas aux arriérés de mon entourage que j'en sache plus qu'eux ? Pourtant Pierrot m'a appris autre chose. Ça ne me servira à rien d'être arrogante. Il faut vivre heureux sans dévoiler qu'on est un être différent. En toutes circonstances, être élégant, avoir du panache sans faire sentir à l'autre qu'on lui est supérieur. Parce que, dit Pierrot, aucun être humain n'est supérieur à un autre. Petit à petit, à son contact, j'ai abandonné l'air revêché et hargneux dans lequel m'avait plongée l'incompréhension de mon entourage. Je suis ironique et je renseigne mes interlocuteurs, mais je sais désormais m'arrêter à temps. J'ai cessé d'enfoncer leur ignorance dans la gueule des adultes qui me font face. Bref, je dose. Seules les assemblées familiales continuent à me mettre hors de moi et souvent, j'y perds cette élégance cultivée, au profit d'une provocation dont je me mords les doigts.

J'ai fini par céder à l'injonction maternelle, plonger dans sa garde-robe pour être décente, voire un peu habillée pour la montée des marches du Festival. Je me suis retenue de dire que je n'en

ferai probablement aucune et que je préfère assister aux séances de la journée parce que je me suis souvenue de ces standing ovations vues lors des années précédentes, quand le réalisateur reçoit toute l'émotion brute des spectateurs. Je me suis dit que j'aimerais bien vivre ça, au moins une fois.

Ma mère n'a plus tout à fait sa taille mannequin d'autrefois, bien qu'elle veille jalousement sur sa ligne. J'ai amusé Pierrot en lui disant qu'il n'existe certainement aucun pêcheur dans toute la France qui surveille aussi bien sa ligne que ma mère. Bref, elle m'a emmenée dans cette armoire nostalgique dans laquelle sont rangées de splendides robes qu'elle ne peut plus mettre et dont elle ne peut songer à se séparer parce qu'elles sont, dit-elle, une partie de sa mémoire. Et j'ai déjà pu constater qu'elle range les soirées et leur déroulement sur le cintre de la tenue qu'elle portait ce soir-là. De manière générale, ma mère ne se souvient pas de ce que faisait telle ou telle personne dans une fête, ou de ce qu'elle a pu dire, mais elle est incollable sur sa tenue vestimentaire.

J'étais presque surprise de constater qu'à l'époque où elle paraissait aussi mince que moi, bien avant ma naissance non programmée et pénible – combien de fois m'a-t-elle décrit ce corps difforme, éléphantique, immonde qu'elle

a détesté –, ma mère avait plutôt bon goût. Meilleur goût qu'aujourd'hui. J'ai opté pour une robe longue, noire. « Un fourreau en soie, m'a-t-elle précisé. Et en ce qui te concerne ce sera plutôt un fourre-tout puisque tu as tellement l'habitude de t'habiller comme un sac. » L'ennui avec elle, c'est que les rares fois où elle a de l'humour, c'est à mes dépens.

Dans les robes sélectionnées, j'en ai choisi une, a priori à l'opposé de mes goûts, si elle ne m'avait rappelé celle de Marilyn Monroe dans *Les hommes préfèrent les blondes*. Je l'ai passée discrètement dans la salle de bains, et la seule question qui s'est posée quand je me suis aperçue dans le miroir, était de savoir si j'aurai le cran de la porter. J'ai eu devant les yeux, non pas une image d'une Mélodie déguisée, comme je le pensais, mais plutôt la vision d'une Mélodie inconnue, tellement femme que j'en ai eu le souffle coupé. En revanche, dès que je tournais le dos au miroir, j'avais la sensation de porter ma combinaison de planche à voile. Le tout sera de ne pas marcher comme si j'allais prendre quelques vagues !

Mais par-dessus tout, le véritable enseignement, ce fut ma sortie de la salle de bains. Ma mère m'a regardée de la tête aux pieds comme si elle me voyait pour la première fois, pire, comme si ça ne

pouvait pas être moi. Passé ce moment de stupeur qui m'a tout de même gênée, elle a tourné les talons, puis deux minutes plus tard, m'a tendu une paire d'escarpins. Je ne pensais pas un jour que faire la même taille de pieds qu'elle pourrait être un avantage pour moi, vu le genre de chaussures sur lesquelles elle se déplace, perchée. Ces chaussures non plus, je ne les connaissais pas. Des escarpins noirs à l'ancienne. Je les ai enfilés sans un mot et elle s'est approchée de moi pour ébouriffer mes cheveux courts, puis elle a tenu mon visage entre ses deux mains et elle m'a sorti qu'elle me trouvait *étrangement plus que jolie*. Elle avait l'air de le regretter. J'ai failli pleurer de rage. Ainsi, l'habit ne ferait pas que le moine, il pourrait aussi rendre une fille à sa mère ! En une phrase, j'ai entendu ce qu'elle ne disait pas : jusqu'à ce jour, elle me pensait moche. Je ne correspondais pas à ses critères, j'étais sa fille avec un gros doute, je n'avais pas l'importance que j'ai prise soudain à ses yeux, vêtue d'une robe en lamé, comme celle de Marilyn Monroe dans *Les hommes préfèrent les blondes*. Et puis plus tard, en me regardant songeuse, elle m'a demandé si j'avais l'intention de monter les marches avec un cavalier, et j'ai explosé. « Maman, je ne monte pas les marches, je vais voir des films ! Cet épisode qui t'intéresse

tellement et précède la projection ne durera que quelques minutes et il est sans intérêt, parce que je ne suis ni actrice ni réalisatrice. Ensuite je serai dans le noir ! Ou plutôt, je materai la lumière d'un écran. Reçu ? Cinq sur cinq ? Ou il faut que je te fasse un dessin ! Mais merci beaucoup de me prêter trois robes... » ai-je ajouté en me souvenant péniblement des leçons de Pierrot.

Aujourd'hui, j'ai commencé à repérer des films que je vais attendre avec impatience dans la sélection. *The Bird*. D'abord parce que Charlie Parker est un de mes jazzmen préférés et parce que sachant l'amour que Clint Eastwood porte au jazz, j'imagine que ce sera forcément un beau film. Quand on aime cette musique et qu'on est assuré de la retrouver tout au long d'un film d'un réalisateur qu'on adore... que de plaisir à attendre !

Petite, je ne voulais jamais partir quand nous tombions sur des musiciens dans la rue, surtout s'ils jouaient des morceaux de jazz. C'est mon souvenir le plus lointain de mon amour pour la musique. Quand j'allais chez ma tante, un saxophoniste jouait sous sa fenêtre. Je balançais des billets de cent francs que je volais dans le porte-monnaie de ma mère. Le type devait trouver ça génial, cet argent tombé du ciel. Mon premier

disque de jazz m'a été vendu par un connaisseur que j'avais harcelé pour qu'il me fasse écouter les meilleurs saxophonistes du magasin et j'avais choisi Cannonball Adderley. Par la grâce d'un saxophone, j'entrais sur la pointe des pieds dans ce monde du contretemps, tellement adapté au contre-pied de la vie que je menais. Moi aussi, en quelque sorte, j'avais un statut de nègre, de corbeau sur la neige, de bannie ! J'étais punie par des adultes qui me trouvaient insolente et rejetée par des enfants parce que je pensais différemment et que je n'aimais pas leurs jeux. De toute façon je n'aimais que les livres, la musique, et le cinéma pour me sauver d'une réalité révoltante.

Au milieu de ces disgrâces, je m'appelais Mélodie. Mélodie, c'est le seul coup de génie de mes parents. Et encore, ça ne leur est même pas imputable complètement. Un jour qu'ils discutaient de leur désarroi pour trouver un prénom de fille – il paraît que ma mère en avait une flopée si j'avais été un garçon –, une amie leur a dit qu'il fallait trouver « un truc symbolique ». Par exemple, qu'avaient fait mes parents la première fois qu'ils étaient sortis ensemble ? Mon père, angoissé par l'idée de devoir parler pour séduire cette belle fille, l'avait emmenée au cinéma voir le dernier film à la mode, *La Mélodie du bonheur*. (Je pense qu'il

n'a pas dû retourner au cinéma depuis). « Eh bien voilà, s'est exclamée l'amie toute réjouie. Appelez-la Mélodie ! » Mes parents ont trouvé ça génial et dans la foulée, l'amie en question a été propulsée au rang de marraine... Elle n'a pas dû être convaincue par sa filleule car pour ma part, je ne me souviens pas de l'avoir vue depuis ma naissance ! Dommage, j'aurais bien voulu rencontrer celle qui a permis qu'au moins je ne me retrouve pas avec une appellation détestable. Combien de fois depuis, ma mère m'a asséné que ce prénom ne m'allait pas bien du tout ! Ma ligne mélodique ne doit pas lui convenir ! Pour être honnête, elle le dit surtout quand j'essaie de savoir pourquoi cette marraine a disparu de la circulation. Elles ont dû s'engueuler, mais je n'ai jamais su le fin mot de l'histoire. Même mon père, quand je lui ai posé la question, a grommelé qu'il n'y comprenait rien à ces embrouilles de bonnes femmes ! En tout cas, la fille de Gaëtan et de Solange ne se trimbalera jamais avec un prénom mal choisi par ces deux-là !

C'est étrange, même l'affiche du Festival m'a soufflé que quelqu'un m'attendait au début de ma nouvelle vie. Quand j'ai contemplé ce visage composé de pellicules de films, ces yeux inexpressifs

me tendant tout de même un regard, j'ai compris que c'était moi, cet entrelacement de toutes les femmes possibles. Une Mélodie que je ne connaissais pas existait, comme si je me dédoublais. C'était une invitation à la rejoindre, alors j'ai récupéré une des affiches, j'ai remplacé ses yeux par les miens, et même ma mère a eu un sursaut en entrant dans ma chambre. Elle a grommelé : « Elle est bizarre cette affiche, non ? » Je n'ai pas répondu. Elle n'a pas reconnu mes yeux. Bientôt, c'est moi tout entière qu'elle ne reconnaîtra pas. Ça ne sera pas bien difficile, elle ignore que je suis quelqu'un d'autre que sa fille.

Ce soir, je vais monter les marches pour la soirée d'ouverture. Après avoir longuement hésité, j'ai décidé de commencer par cette soirée symbolique de projection. Parce que le film lui-même est un mystère. Luc Besson l'a entouré d'un silence. Ça lui va bien. *Le Grand Bleu*.

Ça m'a troublée d'entendre Ettore Scola, président du jury, dire qu'il ne fait plus confiance à ceux de sa génération. Il pense qu'il y a des choses à attendre des jeunes réalisateurs. « Moins de rides, dit-il, parce que les rides montrent aussi les rides intérieures. » Je n'avais jamais pensé qu'on pouvait être ridé de l'intérieur. Ce n'est pas très

courant de voir un adulte mettre en avant toute l'expérience de son âge comme étant le garant de son point de vue. Réjouissant !

Il ne fait pas très beau. Faute de mieux, je me suis calée au milieu des coussins du lit de ma chambre avec Nick Drake en fond sonore. Pierrot trouve que j'ai de la chance d'avoir l'opportunité de voir deux ou trois films par jour. Moi, j'attends le coup de foudre !

Parfois, l'humour permet de danser sur le fil des pensées sans y rencontrer la fatale mélancolie. J'ai l'impression que je vais m'embarquer pour des vacances. Au fond, je me fiche pas mal du temps. Je serai face à cet écran tout en couleurs ; il éclipsera mes jours gris.

Je ne sais pas ce qui m'a pris, en passant devant le Carlton, j'ai eu brusquement envie d'entrer. Personne ne m'a prêté attention et je me suis réfugiée dans les toilettes pour respirer comme si j'avais enfreint une loi et que je sois recherchée par le personnel de l'hôtel. Je suis montée dans les couloirs, foulant le tapis rouge aux arabesques étranges. Qu'aurais-je pu répondre si l'on me demandait ce que je foutais là ? J'ai stoppé net

car devant moi, se tenait Gilles Jacob, le président du Festival lui-même. Mon attitude mutique et statuaire a dû lui paraître curieuse et il a demandé gentiment : « Vous cherchez quelqu'un, jeune fille ?

— Je suis accréditée par le Festival, ai-je répondu comme si j'avais à me justifier et que cette information soit une sorte de mot de passe.

— Formidable, vous avez déjà obtenu le plus difficile, vous avez le ticket pour le voyage. » Puis ses yeux se sont remplis de malice et il m'a demandé si je voulais découvrir avant les autres la pièce secrète. Je crois que j'ai bredouillé une sorte de oui indistinct en hochant la tête, alors il a ouvert la porte devant laquelle nous étions ; elle portait le numéro 328. « Voici l'endroit où se dérouleront les délibérations du jury », m'a-t-il expliqué. Il y avait une table, vide, avec des chaises tout autour et j'ai souri en pensant que chaque film primé dans quinze jours verrait son sort discuté dans cet endroit banal. Comme s'il avait suivi le cours de ma pensée, Gilles Jacob a précisé d'une fausse grosse voix que durant les délibérations, il serait interdit de coller son oreille à cette porte. J'ai promis, juré sans cracher, et je l'ai remercié avant de m'éclipser.

Puis, pour digérer ces émotions, je me suis offert un chocolat chaud au bar. J'ai observé

le ballet des garçons, le style grand hôtel, la distance méprisante de certains clients. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Lucien. Il y a si longtemps qu'il travaille ici qu'il en a vu des stars et des festivaliers ! Il m'a raconté la gentillesse de Gina Lollobrigida en 1956 et son émerveillement à lui, de la voir de si près.

Est-ce qu'on peut avoir le sens de l'aventure comme on a le sens de l'humour ? Ou le sens de l'interdit ?... Bien sûr, je suis allée me promener dans l'hôtel où une grande partie du Festival de Cannes se déroule en coulisse, mais j'aurais pu tout aussi bien ne rencontrer personne.

Maintenant, je suis au premier soir. Je jette ces quelques notes avant de rejoindre les marches. J'ignore pourquoi, mais je me sens un peu émue et presque angoissée. Maigre consolation, personne ne sera témoin de mes pieds lorsqu'ils balbutieront leurs premiers pas, chaussés des escarpins de ma mère. Elle, oh elle, j'ai dû presque me battre pour refuser qu'elle devienne mon habilleuse ou ma coiffeuse ; elle voulait absolument s'occuper de moi ! Et puis quoi encore ? Une perruque ? Je crois que je préfère encore quand elle ne peut pas rêver de se prolonger, ou fantasmer des choses à

Table

I	Le journal de Mélodie.....	11
II	Carnet de voyage sans toi.....	75
III	Mes nuits t'appartiendront.....	161
IV	Un pur hasard.....	235
V	Au fil de mes pensées.....	305



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par CPI
le 3 août 2014.

Dépôt légal : août 2014.
EAN 9782290102473
OTP L21EPLN001455N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion.